

M. Jean-Marie ZEMB, membre de l'Institut
(Académie des Sciences morales et politiques)

Grammaire et pensée allemande, 1986-1998

La pratique philosophique partage avec les démarches scientifiques un va-et-vient constant. D'une part, elle élabore des théories à partir d'observations non précontraintes ; d'autre part, guidée par un instinct de cohérence, la réflexion l'oriente vers une sorte de redécouverte critique de données que des commodités doctrinales avaient habitué à négliger. En tant que discipline philosophique, la grammaire résiste aux « almodismes » et jette la suspicion sur bien des acceptions de mots tels que *concret* et *abstrait*, *déduction* et *induction*, *évidence* et *hypothèse*, ou encore, à en croire la mise en examen publique des méthodes dites globales de l'apprentissage ou plutôt de l'enseignement de la lecture en France¹, *analyse* et *synthèse*.

Pour un « gestaltiste », la perception d'une forme, en l'occurrence de la « silhouette » d'un mot écrit ne serait pas l'aboutissement d'une combinaison de signes élémentaires, le résultat d'une addition d'éléments, mais une saisie instantanée et immédiate. Parler à son propos de « synthèse » c'est commettre un contresens. Pareillement, appeler « analyse » la reconnaissance des entités sonores minimales, à savoir des syllabes, c'est méconnaître les mécanismes combinatoires élémentaires. Si l'enthousiasme des pédagogues innovateurs pour la panacée globaliste perdure en France, il n'a guère survécu aux déceptions fatalement engendrées par les accumulations de caractères – trente et davantage d'un blanc à l'autre – des « composés » allemands. La comparaison des systèmes graphématiques dans les deux aires culturelles avait déjà conduit en 1803 le jeune Bavaois Andreas Schmeller, futur grand maître de la dialectologie, à estimer qu'il était utopique et donc absurde de généraliser en Europe un modèle biunivoque du rapport entre les phonies et les graphies. À la fois admiratif et jaloux, Pestalozzi, à qui le collégien au pseudonyme très parlant de Habemut avait soumis son travail, avait enfermé « Über Schrift und Schriftunterricht — ein ABC-Büchlein in die Hände Lehrender » dans son coffre. Ce pamphlet d'un pionnier de la phonologie ne fut publié que cent soixante ans plus tard par les soins de l'Académie des Sciences de Bavière.

L'étude des conséquences pratiques de causes soi-disant théoriques nécessite ou du moins favorise un recul que les protagonistes n'apprécient guère². La querelle de l'orthographe allemande confirme cette impression. Votée d'abord à

1. « La globalité : quels "ensembles" ? quels "éléments" ? », *Actes de la Journée de l'Institut de France sur l'illettrisme (9 février 2005)*, sous la direction de Bertrand Saint-Sernin (à paraître).

2. « Observations sur les réaménagements de l'orthographe en France et en Allemagne », Conférence faite dans le cadre du Service pédagogique de l'Institut de France (www.asmp.fr).

l'unanimité, mais rejetée dès sa publication, la suppression du marquage particulièrement xénophile des noms communs par l'initiale majuscule ne figure plus au programme des réformes autoritaires prévues pour l'été 2005. Vingt ans de recul permettent d'examiner à froid le projet devenu obsolète de l'éradication de ce graphème allemand et d'en dégager les aspects idéologiques ou du moins politiques. Pour certains, il s'agissait de faire rentrer la communauté germanophone dans le giron européen, où « tous les mots sont égaux entre eux », ce qui exclut toute distinction d'un *Hauptwort* qui évoque le grade de *Hauptmann*. Pour d'autres au contraire, tout en revendiquant le primat de l'oral sur l'écrit, il s'agissait non d'unifier, mais de diviser, en l'occurrence de décourager la population d'une RDA réformée, de lire couramment des textes en provenance d'une RFA non sevrée. La réunification rendit bien sûr obsolète cette argumentation tout en nourrissant les nostalgies. Mais ce faisant elle détourna les décideurs et leurs conseillers de l'examen des conditions de déchiffrement de textes allemands : si tel mot X peut être verbe, nom ou adjectif et si tel mot Y peut être adjectif, nom ou verbe, les séquences XY et YX deviennent indécidables sauf si la connaissance de tous les mots et la saisie du sens de leur association lèvent les doutes. En renonçant au marquage des noms, les soi-disant simplificateurs de l'orthographe auraient compliqué la tâche des programmeurs et découragé les lecteurs étrangers.

Des observations similaires³ valent pour les graphèmes spécifiquement allemands de la ligature ou soudure. Un septennat probatoire (1998-2005) devait permettre d'en apprécier la prétendue simplification. Le bilan déficitaire ne fait aucun doute, tant la réduction des signifiants favorise les ambiguïtés et obscurités, sans compter les erreurs de traduction.

En dépit d'intentions affichées en 1996 par les signataires ministériels d'une *Absichtserklärung* commune des pays totalement ou partiellement germanophones, les autorités restèrent sourdes aux appels des écrivains et de la société civile, qui réclament pour le moins un moratoire pour l'été 2005. En l'occurrence, les deux partis opposés manient les mêmes concepts, à savoir le « verbe composé (instable) », estimant qu'il s'agit, bien au-delà de l'opposition du sens propre et du sens figuré, d'une « *Univerbierung* » difficile à codifier. Or il apparaît à l'analyse que la *ligature écrite* correspond à la *césure orale*. La comparaison avec le français dissipe au demeurant l'impression d'un paradoxe. En effet, des milliers de locutions soudées du type *apparemment, logiquement, nécessairement, publiquement*, etc. y permettent d'opposer l'adverbe à l'adjectif, ou plus précisément la fonction adverbiale, incidente au rhème-prédicat globalement pris, à la fonction adjectivale attributive directe ou indirecte (telle que l'a illustrée naguère une vidéo réalisée dans le cadre de la Chaire de grammaire et pensée alle-

3. « L'interminable crise de l'orthographe allemande — Bestand gestern Handlungsbedarf bzw. besteht heute Erklärungsbedarf ? », à paraître en automne 2005 dans la *Revue des Deux Mondes*.

mandes⁴. Les ligatures *festnageln* ou *totschlagen* signalent l'attribution du qualificatif non au verbe, mais à l'objet (dans le cas de *feststehen*, *fest* est attribué au sujet). Dès lors, l'instabilité graphématique de la soudure n'a plus rien d'étonnant car dans les syntagmes propositionnels du type *er nagelte ihn fest*, ou *es stand bereits fest*, ce n'est pas le lexème */fest/* qui est « séparé du verbe » et « rejeté en fin de phrase », mais bien le *verbum finitum* qui est délocalisé et à cette fin séparé de l'adjectif-attribut, ainsi d'ailleurs que des lexèmes catalogués comme « particules », par exemple dans *auslachen* ou *aufstehen*. Corollaire : le « verbe-pivot » des constructions soudées appartient à une catégorie sémantique susceptible de commander une construction infinitive A.c.I. en allemand comme en français et en latin (*verba faciendi, cognoscendi, declarandi*). Dans ces conditions, il n'y a plus à dresser des listes lexématiques de « verbes composés » au lieu de reconnaître la légitimité de l'expression syntaxique de la fonction attributive, tout en notant que cette ligature séparatrice est spontanément réalisée et par l'expression orale et par la pensée et partant n'exige pas de codification orthographique : il suffit en l'occurrence d'écrire comme on parle et de parler comme on pense.

L'examen de l'instrumentaire coutumier des grammairiens conduit à mettre en doute la dissection du discours en « parties » (mots simples et mots composés) indépendamment des fonctions, que celles-ci soient statutaires ou casuelles. Les langues dites naturelles se distinguent des langages formels par les trois traits essentiels que sont la redondance, l'implicite et la synergie des sémantèmes *lexématiques, morphématiques, taxématiques* (ainsi que des signifiants *phoniques* et/ou *graphiques*)⁵. L'intérêt cognitif et pragmatique de ces traits semble avoir été longtemps méconnu ou du moins négligé, à en croire le manque de rigueur dans la définition d'opérateurs aussi omniprésents que la « proposition » et la « subordination »⁶. Leur examen critique suppose la maîtrise d'un levier moins lourd que le fardeau. Obligés de trancher à tout bout de champ entre les « portées »⁷ de la négation⁸ – en sachant comment et pourquoi – les traducteurs pourraient à cet égard éclairer les grammairiens sans les aveugler pour autant.

4. Collège de France, 1998. La version française est intitulée *Le billard des attributs : formes, fonctions, conditions d'emploi*, la version allemande *Generisches und Spezifisches zum Objektsprädikativ / Unmittelbare und vermittelte Prädikation*.

5. « La racine langagière du génie français », Communication et débat du 21 mai 2001 à l'Académie des sciences morales et politiques (www.asmp.fr).

6. « Peut-on faire confiance à la tradition scolaire de l'analyse logique et grammaticale ? », Communication et débat du 18 avril 2005 à l'Académie des sciences morales et politiques (www.asmp.fr).

7. « Satz- versus Gliedverneinung », *Sprachwissenschaft* 29/4, pp. 383-395.

8. « La négation et ses rivales — Dialogues d'un philosophe avec un grammairien et un logicien », 283 pages (inédit).